Ce beau livre est accompagné et complété par une exposition et un album graphique intitulés *Voyage au fil de la Seiche avec Vick et Vicky* du dessinateur Bruno Bertin à destination du public familial et des enfants. L'ensemble suggère que chacun pêche dans son étang et, de fait, aucune synthèse des savoirs n'est vraiment proposée, la pluridisciplinarité restant, pour une bonne part, une juxtaposition de connaissances. Il est vrai que l'ensemble fournirait quasiment la base d'une thèse (on devine la richesse des archives départementales sur le sujet), tant l'histoire des paysages et des hommes est le fruit d'interactions complexes. On ne saurait donc reprocher aux auteurs d'avoir au moins apporté le beau produit de leurs pêches ciblées. Ultime regret : le livre n'est disponible qu'aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, auprès desquelles il faut le commander. Mais il n'est pas cher : 20 €, frais de port compris.

François de BEAULIEU

Gilles GOYAT, *Plozévet : la terre et les hommes*/an douar hag an dud, *Microtoponymie du cadastre de 1828*, Morlaix, Skol Vreizh, 2022, 251 p.

Gilles Goyat est né quelque part, c'est certain, mais pas n'importe où. Enraciné à Plozévet, sa terre natale, il s'est attelé, il y a déjà plusieurs décennies, à l'étude de divers aspects de la vie de cette paroisse « primitive » et commune du haut pays Bigouden. Les questions linguistiques se taillent peut-être la part du lion dans ces études, aboutissant en 2012, à la soutenance d'une thèse de doctorat en études régionales sur la variante locale du breton bigouden. Mais les enquêtes musicologiques comptent aussi, et il publie en 1997 les *Chansoniou eur vigoudenn,* aux éditions Emgleo Breiz.

Le dernier *opus* en date, développement d'une partie de la thèse, concerne, selon le sous-titre, la « Microtoponymie du cadastre de 1828 » à Plozévet. Nous faisons en 250 pages, et deux grandes parties, une visite très détaillée de ce territoire de la baie d'Audierne. La première partie concerne la « Géographie physique », et l'on y sent bien l'influence de Bernard Tanguy, et plus précisément de ses idées sur la « toponymie descriptive[51] ». La seconde traite de diverses facettes de la « Géographie humaine » : modes de culture, divisions et quartiers de « villages » (hameaux), bâtiments, communs, chemins, métiers, etc. G. Goyat regrette, et nous le suivons sur ce point, que le remembrement des années 1960 ait détruit « la connaissance intime [des microtoponymes] qu'avaient les habitants d'un village et des villages voisins ».

51. Voir TANGUY, Bernard, *Les noms de lieux bretons, toponymie descriptive,* 2e éd., Brest, Emgleo Breiz, 2015.

Entre les pages 8 et 11, l'auteur rappelle dans quelles conditions se sont déroulés les travaux de confection du cadastre napoléonien. À quatre reprises dans ces quatre pages, il revient sur la langue bretonne. Pour les géomètres « de première classe » recrutés à l'époque, « la possession du langage breton » s'avère « indispensable ». L'un d'entre eux, un certain M. Touzé, dont les plans sont « bien levés et bien rapportés », a, en outre, « appris suffisamment le breton pour comprendre les cultivateurs ». Ce « suffisamment » ne laisse pas de nous inquiéter un peu, car selon nos propres constatations, les francophones monolingues ont une tendance fâcheuse à être frappés de surdité phonologique ; confrontés au breton, ils sont souvent bien en peine, par exemple, de percevoir correctement (quand ils les entendent) les consonnes plosives en finale absolue. Et, par ailleurs, il est peu probable que les « cultivateurs » aient pu, ou osé, contester des rédactions qui leur auraient paru fautives. Néanmoins, G. Goyat considère que « les transcriptions de l'état de section sont correctes dans l'ensemble ». Plozévet aurait été une heureuse exception puisque, si l'on en croit Joseph Loth (cité par G. Goyat) : « On peut dire, d'une façon générale, qu'en Bretagne, surtout bretonnante, le cadastre est une honte ».

Nous avons donc la chance d'avoir ici l'étude d'un cadastre correctement établi, décrypté aujourd'hui pour nous par un bon linguiste attaché à sa terre. Nous ne pouvons que remercier G. Goyat pour sa persévérance et sa rigueur. Un regret quand même : l'absence d'un index général des microtoponymes étudiés, lequel aurait facilité la recherche rapide de points précis.

Puisqu'il faut bien en dire un peu plus, couper des cheveux en quatre, nous allons tourner quelques pages du livre, et examiner une toute petite poignée de détails (qui paraîtront sans doute bien insignifiants à la plupart des lecteurs).

P. 16 : « **Canté** : cercle ». La traduction change quelques lignes plus loin, dans la phrase : « le trait de côte décrit un arc de cercle, ce qui peut expliquer le nom *Canté* ». Les mots habituels pour arc, courbe, en toponymie brittonique sont plutôt *cam (kamm)*, *gwar*, *stum*, entre autres. *Cam* est même panceltique ; on a Camfrout (L'Hôpital-Camfrout, Finistère), (torrent sinueux), Prat-Camandour (Laniscat, Côtes-d'Armor), etc.[52], en Bretagne. Camros (*cam* + *rhos*), « *crooked peninsula* », se voit au Pays de Galles[53] (anglicisé en Camrose), et Camas, Cemais (cette deuxième forme étant un pluriel ou un génitif) ; le Rhyd-y-Gemais (Llanegryn) a son équivalent exact en Irlande : Ath-an-Chamais (le gué de la rivière Cam(m)as)[54]. Le breton *gwar* se

52. *Id.*, *ibid*. p. 154.

53. Owen, Hywel Wyn, et Morgan, Richard, *Dictionary of the place-names of Wales,* Llandysul, Gomer Press, 2008, p. 66.

54. La ressemblance entre gallois et irlandais sur ce point est soulignée par Williams, Ifor, *Enwau Lleoedd,* Lerpwl/Liverpool, Gwasg y Brython, 1945, p. 10-11.

retrouve dans Gouarec (Côtes-d'Armor), qui était Guouarec en 1184[55], et le gallois *gŵyr* dans Gŵyr (nom gallois de la péninsule de Gower), Gwyrfai, Tre-Gŵyr[56], etc. Quant au breton *stumm*, il se voit dans Le Stum à Rumengol (Finistère), dans une courbe de l'Aulne, ou à Pennarvern-ar-Stum, à Irvillac (Finistère)[57]. Le cousin gallois *ystum* se voit, par exemple, dans Ystumtuen, en Cardiganshire, sur la rivière Tuen, bien sûr, ou à Llanystumdwy (église dans le méandre de la rivière Dwy), à l'entrée de la péninsule de Lleyn, près de Caernarfon[58].

G. Goyat poursuit : « **Canté**, procédant probablement du gaulois **cantos,* / "cercle" (de roue)… ». Le raccourci entre le toponyme bigouden du XXIe siècle et le gaulois est vertigineux. Mais il ne sera pas aisé de dénicher la succession de leçons anciennes menant de l'un à l'autre dans des documents locaux recevables, selon le bon principe qui veut que l'on doive « apporter la preuve, à partir de formes sûres et révélatrices de l'évolution progressive du nom[59] ».

Nous préférons considérer que l'étymon de Canté est le brittonique altimédiéval (vieux-breton + vieux-cornique + vieux-gallois) *cant,* terme parfaitement documenté, et d'ailleurs toujours vivant, ainsi que ses dérivés[60].

Enfin, il nous semble que le **-é** final de **Canté** n'est pas expliqué. La solution se trouve probablement au bas de la page, dans les « premières occurrences du nom **Canté** » ; la première date de 1540, soit bien avant le milieu du XVIIe siècle, début du breton moderne, et début fréquent d'altérations imprévisibles dans la graphie des toponymes. Qui plus est, cette leçon de 1540 est un nom de personne. Et l'on pense alors à aller chercher du côté des anthroponymes vieux-bretons. La *Chrestomathie*[61] fournit *Cantoe,* et des composés comme *Uuorcantoe,* parmi de nombreux noms

---

55. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses des Côtes-d'Armor,* Douarnenez, ArMen, 1992, p. 72 : « C'est à sa situation sur "l'arc", en breton *gwareg,* décrit par le Blavet, qui infléchit là brutalement son cours… ».

56. OWEN, Hywel Wyn, et MORGAN, Richard, *Dictionary…, op. cit.*, p. XLIX, et 173.

57. TANGUY, Bernard, *Les noms de lieux…, op. cit.*, p. 160.

58. Llanystumdwy doit sa célébrité internationale à David Lloyd-George, premier comte Lloy-George of Dwyfor, galloisant fervent et néanmoins Premier ministre du Royaume-Uni de 1916 à 1922.

59. Ou en V.O. : « *profi hyn o gofnodion sicr sy'n dangos yr enw yn newid ei ffurf yn raddol* », WILLIAMS, Ifor, *Enwau Lleoedd,* Lerpwl/Liverpool, Gwasg y Brython, 1945, p. 9. Cette bible du toponymiste brittonique est citée par François Falc'hun et Bernard Tanguy dans la bibliographie des *Noms de lieux celtiques, première série,* Rennes, Éditions armoricaines, 1966, p. 131.

60. Pour rester sur des terres que nous connaissons assez bien, mentionnons, par exemple, le nom de la « pleine lune » dans notre parler natal : *al loar en he c'hant* ([littéralement] la lune dans son cercle), *dez ar c'hant* (le jour de la pleine lune). Le correspondant gallois moderne est *lloergant (lloer + cant),* expliqué par « *cylch y lleuad* » (le cercle de la lune) dans le *Geiriadur Prifysgol Cymru,* accessible sur le net : www.geiriadur.ac.uk. Exemple de dérivé de *cant,* le terme *kantenn* (cerceau), *c'hoari kantenn* (jouer [au] cerceau).

61. LOTH, Joseph, *Chrestomathie bretonne,* Paris, E. Bouillon, 1890, p. 114.

d'hommes formés sur *cant,* terme qui, dans ce contexte, prend son sens figuré, poétique et religieux de « perfection[62] ». Par ailleurs, le suffixe ***-oe*** est lui aussi bien connu. Le fondateur de Landévennec est *Uuinuual-**oe**,* soit, de nos jours, Guénol**é**[63]. *Coroe*[64] est bien la forme ancienne de Coray/Kore (Finistère) dans le cartulaire de Landévennec, et nous dit Bernard Tanguy[65], ce nom « semble bien rappeler le souvenir d'un éponyme laïque ou religieux, comme le suggère la terminaison -oe, fréquente en vieux breton dans les noms d'hommes ». On pourrait multiplier les exemples en macrotoponymie (noms de paroisses et trèves anciennes) ; ou, comme ici à Plozévet, en mésotoponymie (noms de villages et hameaux).

On peut ainsi supposer un premier toponyme, du genre **bar Cantoe,* « la parcelle, le terrain appartenant à Cantoe », les autres ont suivi. Lorsque l'anthroponyme n'a plus été compris (comme tel), il a été employé directement comme nom de lieu, avec ou sans précision ou préfixe (*ker-, ros-,* etc.). Il semble, en conséquence, que **Canté** ne soit pas à sa place au début de ce chapitre traitant de relief ; ce n'est pas, en ce qui nous concerne, un appellatif descriptif.

P. 32-33 : on y lit des remarques intéressantes à propos de **Gorréquer** : « il arrive qu'un nom de parcelle soit promu au rang de nom de village ». Les exemples de microtoponymes devenant mésotoponymes sont fréquents ; certains deviennent même macrotoponymes, à l'instar du Faouët (Morbihan) (la hêtraie), ou de Rostrenen (Côtes-d'Armor) (Ros-draenen, 1270[66] (coteau du roncier), coins de champ transformés en bourg castral, seigneurie, chef-lieu de canton.

L'inverse existe aussi. Ainsi, la gigantesque paroisse primitive (26000 hectares) de **pluiu monid,* « la paroisse de la montagne (d'Arrée) », a produit Berrien, Locmaria-Berrien, Huelgoat, Brennilis, La Feuillée, Botmeur, Loqueffret, Brasparts, Saint-Rivoal ; Plouénez n'est plus qu'un village de Loqueffret[67].

Toujours p. 33, à propos du toponyme **Montagne**, on lit « ensemble de pâtures ». Ce commentaire s'applique aussi, bien sûr, aux équivalents bretons modernes : *menez, minez, mine, mane* (selon les régions). Le fait que le terme ait eu plusieurs sens et fonctions n'est pas une spécificité bretonne ; c'est (c'était) la même chose en toponymie galloise, en particulier en Galles Sud. On lit, dans le *Dictionary of the*

---

62. Dans les noms de la « pleine lune » brièvement abordés plus haut, il est évident que sens propre et sens religieux se renforcent : « la lune dans son cercle » est aussi « la lune dans sa perfection, sa plénitude ». Voir aussi : FLEURIOT, Léon et EVANS, Claude, *Dictionnaire du vieux breton,* Toronto, Prepcorp Limited, 1985, t. II, 409.

63. FLEURIOT, Léon, *Le vieux-breton, éléments d'une grammaire,* Paris, Klincksieck, 1964, p. 403.

64. LOTH, Joseph, *Chrestomathie…, op. cit.*, p. 200.

65. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire des noms de communes, trèves et paroisses du Finistère,* Douarnenez, Le Chasse-Marée, 1990, p. 58.

66. LOTH, Joseph, *Chrestomathie…, op. cit.,* p. 202.

67. TANGUY, Bernard, *Dictionnaire… Finistère…, op. cit.,* p. 17-18.

Place-Names of Wales : « mynydd *: common, unenclosed land…* », et « *common land, moorland, heath*[68] ». Ce sont pratiquement les mêmes termes, mais en français, qui se lisent dans l'excellent encadré que G. Goyat consacre, p. 140 à 144, aux communs de village : « c'étaient des terres incultes sans clôture, landes, bruyères, couvrant le sommet et le flanc des collines ». L'existence et l'utilisation de ces communs millénaires jusque dans l'entre-deux-guerres constituent un phénomène qui paraîtra sans doute surprenant, voir difficilement compréhensible, à certains lecteurs. On se rappelle que c'est le sud Galles, pays des communs de versants de « montagnes », qui a fourni l'essentiel des cadres politiques et religieux des migrations bretonnes (Ve-VIIe siècles), et que Plozévet, comme l'indique G. Goyat (p. 5), doit son nom à une ethnie ancienne, puis à un royaume du sud-ouest du Pays de Galles.

P. 39 : écrire : « **tro, tre** : vallée », puis, p. 223 « **tre** : entre », et « **tro** : tour, autour de », risque de manquer de clarté pour les néophytes.

Pour ce qui est de la « vallée », le rappel étymologique, une fois encore, n'aurait sans doute pas été superflu. On peut, au moins, reprendre l'explication succincte de Bernard Tanguy :

> « **Traon,** vallée. Le vieux breton *tnou,* "vallée" », s'est :
>
> - soit maintenu grâce à l'apparition d'une voyelle épenthétique dans le groupe **tn-,**
>
> - soit transformé en **tr-,** donnant *traou, traon, trou, tro, tré*. Sous cette dernière forme, il se confond avec *tré-,* issu de *trebo-* (village), et est difficilement décelable sans graphie ancienne : Tréhardet, hameau de Bignan (Morbihan), est, au XVe-XVIe siècle, noté *Thnouhardet, Trohardet* et *Tréhouarde* ; Tréouzien, hameau de Plouhinec (Finistère) (*Tnougouzien* au XVe siècle). […] Inversement, un village comme Troézel, en Kerhors (Côtes-d'Armor), semble d'après la graphie *Treguoezel* au XIVe siècle, remonter à *trebo-*. »

On peut considérer que le Trologot des pages 39 et 233 est dans le même cas de figure, puisque la (seule ?) forme ancienne donne Trelogot, en 1514. Ce serait d'ailleurs assez logique, car de notre point de vue *-Logot* ne signale pas des « souris » (pour lesquelles absolument rien ne prouve que les vieux-bretons aient eu une affection particulière) mais un patronyme, altération de **Lo(é)gat*. On rencontre ce même nom dans les Botlogot, Kerlogot de toute la zone bretonnante. À Langonnet (Morbihan), l'ancien nom du Vieux Manoir actuel est Bourlogot (XVIIe-XVIIIe siècle), et Botlogot, Parc Botlogoet auparavant (dont 1448)[69]. Le Botlogot du Faouët (Morbihan), attesté en 1542 près de Kerforch, a disparu.

---

68. OWEN, Hywel Wyn, et MORGAN, Richard, *Dictionary…, op. cit.* p. LIX et 485 respectivement.

69. HOLLOCOU, Pierre et PLOURIN, Jean-Yves, *De Quimperlé aux Montagnes Noires, les noms de lieux et leur histoire,* Brest, Emgleo Breiz, 2006, p. 168.

Logot, Logat est même un hagionyme ; il existe un hameau de Saint-Logot, en Trémel, ancienne trève de Plestin (Côtes-d'Armor), Saint-Logat dans l'ancien cadastre selon René Largillière[70]. Ce saint est mentionné par Joseph Loth [71].

P. 186 : le paragraphe 5.10 nous présente des toponymes formés sur des « surnoms ».

Un de ces surnoms se verrait dans Corn ar groac'h, Corn ar vroac'h (le coin de la sorcière). Les sorcières sont au moins aussi nombreuses que les souris dans le paysage breton, et gallois, pour le plus grand plaisir des amateurs de légendes. La raison en est, une fois de plus, que plusieurs mots et acceptions se sont télescopés au cours des siècles, et qu'on ne retient plus que le détail « ludique ». À l'entrée *gwrach,* le *Geiriadur Prifysgol Cymru* signale que le mot, outre « sorcière ; vieille femme » peut désigner des animaux (poissons, crabes, oiseaux), des plantes (dont le plantain), des fièvres, et les dérivés *gwrachan, gwrachen, gwrechyn* des gerbes, tas et meules (foin, paille, fagots), etc. Il en est de même pour le breton *gwrac'hell* (*foenn, fagod…*), (meule de foin, tas de fagots). Léon Fleuriot, traitant du vieux breton *urech*[72], compare avec le gallois *gwrych ;* il traduit les deux par « haie vive », et renvoie aussi au dérivé breton toujours usité *gwrac'hell*. Le sens de « haie vive » est sans doute celui qui explique le Rest an groachguen de Langonnet en 1443, 1472, 1540, 1542, 1550 et 1682, village devenu Restangoa(s) guen[73].

Autre surnom supposé : *laer* (voleur), dans Toul al laër (le trou du voleur), sans oublier Kerlaëron, p. 228 (bien que ce dernier ne soit pas traduit), pour lequel une forme ancienne est fournie : Kerlazron, 1426.

L'étymologie de *laer* est bien connue. Le *-lazron* ci-dessus est du moyen breton, le vieux breton est *latdrun* [74], le gallois moderne *lladron*. Les deux langues ont emprunté le mot au latin avant les migrations bretonnes. L'évolution de ces emprunts anciens s'est faite selon les règles du brittonique, le gallois étant resté plus conservateur.

Le sens de « voleurs » ne nous paraissant pas satisfaisant, il faut donc envisager à nouveau une confusion ou une attraction paronymique. Un candidat parfait à l'attraction est le vieux breton *ladtron* (lac, marais[75]), composé sur *gronn, gronnua* (endroit marécageux[76]). L'homophonie avec *latdrun* (voleurs) devait être quasi parfaite déjà à l'époque. Le mot *Ladtron,* (marais) sorti d'usage, tous les toponymes qui en sont tirés ont été réinterprétés, par étymologie populaire.

---

70. LARGILLIÈRE, René, *Les saints et l'organisation chrétienne primitive dans l'Armorique bretonne,* Crozon, Armeline, 1995 (rééd. de l'ouvrage de 1925), p. 153-154.

71. LOTH, Joseph, *Les noms des saints bretons,* Paris, Champion, 1910, p. 81.

72. FLEURIOT, Léon et EVANS, Claude, *Dictionnaire…, op. cit.*, t. II, p. 571.

73. HOLLOCOU, Pierre et PLOURIN, Jean-Yves, *De Quimperlé…, op. cit.*, p. 170.

74. FLEURIOT, Léon et EVANS, Claude, *Dictionnaire…, op. cit*, t. III, p. 502.

75. *ID.*, *ibid.*, t. I, p. 236-237.

76. *ID.*, *ibid.*, t. II, p. 462.

Par acquit de conscience, on peut vérifier sur le terrain, selon l'expression consacrée, si cette opinion est acceptable. Le Kerlaëron (non traduit) de Plozévet, se voit sur la carte au 1/25 000e de Géoportail, à la tête d'une petite rivière qui s'écoule d'un étang. Le Kerlaeron de Plourac'h (Côtes-d'Armor) a sa mare et son ruisseau, et, pour faire bonne mesure, le village voisin est Pen ar Wern (le bout du marais). Le Kerlaeron de Loguivy-Plougras (Côtes-d'Armor) est cerné par deux rivières, et jouxte Le Guern, à l'est, Launay (francisation de *gwern*), à l'est, près de Pen ar stang (le bout de l'étang). La topographie est la même à Quillaeron (= *kelli,* [bosquet], ou bien *kêr,* + *laeron*) en Saint-Nicodème (Côtes-d'Armor), et à Toullaeron en Spézet (Finistère) (ce dernier, en haut des montagnes Noires, est à 200 mètres de Guernanic (le petit petit [double diminutif] marais).

Bernard Tanguy a donc raison de dire, bien qu'il ne donne pas d'explication, que *campus Pul<u>uuern</u>* (soit, en breton actuel, *poull ar wern*), et *aula <u>Camplatr</u>*[77](soit *park làer*) dans le cartulaire de Redon se réfèrent à des lieux marécageux [78].

Une partie non négligeable des traductions données dans les pages suivantes de l'ouvrage (noms relatifs à du matériel, à l'alimentation…) reste discutable, à l'instar de ce Cleu an Aman, rendu par « le talus du beurre ». Nous serions tentés de voir ici un nom de personne, voire de saint, et de rapprocher ce nom de lieu de Plozévet du Loc-Amand de La Forêt-Fouesnant (Finistère), de Saint-Amand de Paule (Côtes-d'Armor), ou encore de Loguel Saint-Aman en Plounez (Côtes-d'Armor)[79]. Mais, sans formes anciennes…

Une autre incursion dans le domaine de l'hagionymie serait à envisager pour Lanvoran, à la page 230, d'autant qu'une forme ancienne est fournie : Lanmoran, en 1425. Sauf preuve du contraire, on est en présence de saint Moran, personnage qui se rencontre également à Saint-Jean-Trolimon (Finistère), à Beuzec-Cap-Caval (Finistère), à Combrit (Finistère) (où il est devenu sainte Marine), au village de Saint-Maur en Langonnet (Morbihan), et Sanveran (san Vuran, en 1659) de Groix (Morbihan), sans oublier Lamorran, en Cornouailles anglaise (ancien Lan Moran, en 969).

G. Goyat reconnaît, p. 6, que la découverte récente de documents (actes notariés du XVe au XVIIIe siècle) a « permis de redresser des erreurs de lecture et d'interprétation de formes présentes dans le cadastre ». D'autres trouvailles possibles entraîneraient

---

77. Les syllabes soulignées le sont par nous.

78. GUILLOTEL, Hubert, CHÉDEVILLE André et TANGUY, Bernard, *Cartulaire de l'abbaye Saint-Sauveur de Redon,* Rennes, Association des amis des Archives historiques du diocèse de Rennes, Dol et Saint-Malo, 1998, p. 68.

79. Voir TANGUY, Bernard, *Dictionnaire… Finistère, op. cit*., p. 72, et LARGILLIÈRE, René, *Les saints…, op. cit*., p. 28.

probablement des changements pour les nombreux vocables du lexique des pages 206 à 224, lexique dans lequel les points d'interrogation restent nombreux.

Tel qu'il est l'ouvrage est une mine de renseignements, un exemple à suivre. Toutes les communes devraient disposer de travaux de ce genre. Hélas, les bonnes volontés compétentes font défaut pour les réaliser, et Plozévet risque fort de rester une exception. Pourtant, la plupart des Bretons sont attachés aux noms de lieux (de leur enfance), presque autant qu'aux noms de famille (les deux étant d'ailleurs souvent liés). Les essais de « correction » et de « standardisation » dont on entend régulièrement parler ne se font pas tous de façon raisonnable, en connaissance de cause, et dans le respect des sensibilités.

Jean-Yves Plourin

Agathe Aoustin (texte), Stéphane Naulet (photographies), *Villas de la côte de Jade, entre Saint-Brevin-les-Pins et La Bernerie-en-Retz*, La Crèche, La Geste, 2022, 304 p.

Comme elle avait publié chez le même éditeur en 2020 un volumineux ouvrage sur les villas de la côte vendéenne, Agathe Aoustin nous offre cette fois-ci un livre de même nature sur la partie la plus méridionale de Bretagne, la côte de Jade. Située au sud de l'estuaire de la Loire, cette partie du littoral à la fois basse et escarpée, sableuse et rocheuse, offre avant la Vendée et dans le prolongement de la côte d'Amour (Le Pouliguen-La Baule-Pornichet) un patrimoine balnéaire riche et diversifié : il ne faut pas oublier qu'au début du XIX^e^ siècle, c'est autour de Pornic qu'est née, en Loire-Inférieure, la mode des bains de mer.

Grâce à la présence de plusieurs sources thermales, la balnéothérapie se développe très tôt sous l'impulsion des docteurs Guilmin et Guépin, dès les années 1830. Pornic devient lieu de villégiature et, de séjours temporaires en excursions récurrentes, les curistes se transforment en touristes ou estivants qui ne tardent pas à faire édifier le long du littoral des villas qui suivent la mode architecturale du temps. Peu à peu, toutes les communes sont touchées par ce phénomène qui s'accroît à la fin du XIX^e^ siècle et pendant l'entre-deux-guerres, favorisé par des investisseurs, qui créent à cet effet des lotissements sur les landes côtières, et par des édiles soucieux de développer ce que l'on appelle désormais des stations balnéaires, certaines dotées de plans d'urbanisme. À côté de villas emblématiques, par leur conception, leur architecture, leur volume, leur décoration, apparaissent ensuite des maisons de vacances plus modestes qui poussent comme des champignons à la fin des années 1930 et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais ce sont surtout les constructions « anciennes » que l'on retient comme marqueurs du paysage littoral de la côte de Jade.

L'auteure n'est pas une novice : chercheure à l'Inventaire des Pays-de-la-Loire, en Vendée puis en Loire-Atlantique, sa première publication a été en 2010 pour le